

## Les femmes et la biodiversité végétale en Afrique

Le développement agricole au niveau mondial a eu des effets quelque fois négatifs lorsque les cultures commerciales ont remplacé bon nombre d'espèces végétales locales. Ceci a provoqué une réduction de la diversité du stock de semences. La disparition de plantes médicinales, particulièrement dans les régions dotée d'une grande biodiversité comme les forêts tropicales humides, est une des conséquences négatives qui a été souvent évoqué. La disparition de variétés comestibles naturelles, remplacées par des cultures standards commercialisables, quelquefois génétiquement modifiées, constitue un autre problème sérieux.

Des efforts sont à présent développés pour constituer des réserves et des pools de variétés de cultures vivrières en voie de disparition. Les savoirs locaux en matière de plantes comestibles sont critiques pour la biodiversité en Afrique, et les femmes y jouent un rôle vital.

### La culture des haricots au Kenya

La culture des haricots chez les kikuyus du Kenya constitue une bonne illustration du problème. Des informations probantes indiquent qu'à l'époque pré-coloniale une grande variété de haricots étaient cultivés dans la région des hautes terres du Kenya. Ces haricots en tant que source complémentaire de

protéines constituaient, en outre du maïs, un élément essentiel du régime alimentaire des habitants des zones rurales. Les variétés locales de haricots noirs appelées "njahe" en langue kikuyu (*lablab niger* et *dolichos lablab* pour l'appellation scientifique) et "lablab beans" en anglais, cultivés par les femmes étaient parmi les plus consommées. En outre le haricot "njahe" avait une signification spéciale pour les femmes, car on considérait qu'il favorisait la fertilité et possédait des vertus curatives post-partum. C'était en même temps un aliment considéré comme presque sacré qui poussait sur la montagne Donyo Sabuk, le second lieu de résidence le plus important du créateur dans la religion kikuyu, et était très utilisée dans les cérémonies divinatoires.

La culture des haricots au Kenya est pratiquée de manière prédominante par les petits

Les *Notes CA* sont des rapports périodiques sur les initiatives en matière de Connaissances Autochtones en Afrique subsaharienne. Elles sont publiées par le Centre pour la gestion de l'information et de la connaissance (*Knowledge and Learning Center*) de la Région Afrique, qui représente la Banque mondiale dans le cadre d'un partenariat établi avec des communautés, des ONG, des institutions du développement et des organisations multilatérales. Les opinions exprimées dans cet article sont celles des auteurs et ne devraient pas être attribuées au Groupe de la Banque mondiale ou à ses partenaires dans le cadre de cette initiative. Une page sur les CA est disponible sur l'internet aux coordonnées suivantes : <http://www.worldbank.org/aftdr/ik/default.htm>

propriétaires terriens, surtout par les femmes pour nourrir leurs familles. Traditionnellement, ces femmes cultivaient des variétés différentes dans un même champ et conservaient de multiples stocks de graines pour pouvoir faire face aux maladies et aux incertitudes climatiques. La base de plats locaux comme le “githeri” et l’“irio” était également constituée de plusieurs types de haricots. Ces caractéristiques commencèrent cependant à changer durant la période coloniale. L’administration britannique était principalement intéressée par la culture du maïs, qui offrait la possibilité de nourrir les travailleurs du rail à moindre frais, et par l’introduction d’autres cultures commerciales telles que le coton et le sisal pour des raisons fiscales. Pour ce faire, les autorités coloniales offrirent des incitations financières et des prix favorables à la culture du maïs. En outre, des variétés nouvelles de haricots blancs et rouges avec un potentiel à l’exportation (vers l’Europe en particulier) furent introduites, afin de remplacer les espèces “autochtones”. Bien que de nombreuses variétés de haricots furent cultivées à titre d’expérience aux cours

des ans dans le cadre des programmes de vulgarisation agricole britanniques, très peu se sont adaptés aux conditions locales ou furent intégrés dans les régimes alimentaires locaux. Ceux qui le furent—le haricot canadien et le *phaseolus vulgaris* en particulier—commencèrent à remplacer le *njahe* dans la production locale. Les services de vulgarisation agricole britanniques développèrent également des campagnes d’élimination de la culture de plusieurs variétés différentes sur une même surface agricole, au profit d’une variété dite “par lieu”, généralement une variété exportable. Les haricots d’une seule variété pouvaient être vendus à un prix deux à trois fois supérieur à celui des haricots de plusieurs types mélangés.

### Le coût de la monoculture

Le phénomène a eu des conséquences réelles sur la nutrition, la biodiversité agricole des hautes terres du Kenya, la fertilité du sol, ainsi que pour les agricultrices elles-mêmes. Le remplacement des haricots par le maïs dans les régimes alimentaires locaux a eu un effet négatif pour ce qui concerne l’apport alimentaire global. D’autre part, l’élimination de nombreuses variétés de haricots cultivés durant la période pré-coloniale a eu pour conséquence l’appauvrissement du stock génétique agricole développé sur des milliers d’années en Afrique de l’Est. La culture intensive du maïs tout en négligeant celle de plantes fixatrices d’azote comme le *njahe*, ont provoqué l’appauvrissement des sols. La monoculture du haricot a conduit à son tour à une plus grande susceptibilité aux maladies. Finalement, les femmes qui auparavant avaient pour occupation économique la culture des haricots leur permettant de nourrir leur famille, ont dû émigrer vers les zones urbaines.

Les politiques coloniales ont continué à être appliquées après l’indépendance pour satisfaire les demandes à l’exportation. Elles ont aussi perpétué le fait que ces activités étaient monopolisées par les hommes. En outre, les diverses pressions économiques et les nécessités de l’existence (comme celles de l’acquittement des droits de scolarité pour les enfants) ont contribué à écarter les femmes de la production de haricots, ce qui les a ainsi empêché de poursuivre la conservation de graines de plusieurs types différents. Ce n’est que dans les années soixante dix que les préjugés

## IK Notes

Nom \_\_\_\_\_

Institution \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Lettres, commentaires et demandes de publications doivent être adressés à :

Editeur IK Notes,  
Knowledge and Learning Center, Africa Region, World Bank, 18818 H Street, N.W., Room J5-171, Washington D.C. 20433  
Adresse électronique : pmohan@worldbank.org

contre les haricots traditionnels commencèrent à s'atténuer, lorsque la politique agricole kenyenne commença à se "ré-africaniser".

### Autres exemples à travers l'Afrique

La situation décrite n'est pas un phénomène isolé. Ailleurs sur le continent africain des situations similaires existent, avec un appauvrissement graduel des stocks de graines dû à la pression de la pratique des cultures commerciales et à la négligence du rôle des femmes dans l'agriculture et de leur fonction clé en tant que gardiennes de la biodiversité. En fait, l'Afrique est une des régions du monde avec le taux le plus élevé de graines importées par rapport à celles d'origine locale — ce qui est une caractéristique des pays de colonisation comme l'Amérique du nord et l'Australie. Les stocks de graines et le plasmogermatif (patrimoine génétique) constituent une sorte de dépôt botanique des savoirs locaux. Parcequ'elles étaient responsables de la nourriture des familles, les femmes ont été pendant des siècles l'élément central de la surrégénération des graines des cultures vivrières, de leur préservation et domestication et de l'utilisation des plantes sauvages comestibles. Les préoccupations concernant la sensibilité à certaines maladies et l'assurance contre les récoltes déficitaires pour raisons climatiques ont conduit à la diversification des stocks de graines et des méthodes de culture.

Au Burkina Faso et à travers le Sahel d'Afrique de l'Ouest par exemple, les femmes des zones rurales cueillent les fruits, les feuilles et les racines de plantes locales comme l'arbre baobab (*Adansonia digitata*), les feuilles d'oseille (*Hibiscus sabbarifa*), de kapok (*Ceiba pentandra*) et de « tigernut tubers » (*Cyperus esculentus*), pour les incorporer dans le régime alimentaire de leurs familles, en supplément des produits agricoles comme le millet et le sorgho. Plus de 800 espèces de plantes comestibles ont été cataloguées dans le Sahel.

Au sud du Soudan, les femmes sont directement responsables de la sélection des graines de sorgho cultivées chaque année.

### Le rôle des femmes dans l'agriculture au plan mondial

Les femmes ailleurs dans le monde ont aussi assumé ce rôle de gardiennes de la biodiversité.

Des chercheurs de l'université d'agronomie de Wageningen aux Pays-Bas ont trouvé que les femmes de la région Kalasin dans le nord de la Thaïlande jouaient un rôle critique dans l'interface entre espèces comestibles sauvages et espèces domestiquées. Elles avaient entamé la culture de plantes nouvelles d'origine sauvage et avaient incité leurs communautés confrontées à une commercialisation croissante à revendiquer leurs droits de ramassage.

Les femmes des communautés Dalwangan et Mamabong de la province de Mindanao, aux Philippines, jouent également un rôle actif dans la constitution d'une « banque de la mémoire », ou banque de plasmogermatif local, en coopération avec des chercheurs en agronomie, parcequ'elles partagent la même préoccupation concernant la diversité. « Autant que possible, je cultive différentes espèces de plantes [patates douces] », a dit un agriculteur, « parce que chacune a sa propre utilité, et aucune ne peut être vraiment privilégiée par rapport aux autres... »

Au nord de l'Inde, une vieille agricultrice évoque la question succinctement, alors qu'elle sélectionne des graines pour les conserver : « il faut un oeil vif, une main sensible et beaucoup de patience pour faire la différence entre ces graines. Mais ces pratiques ne sont plus honorées comme elles l'étaient autrefois. »

Aux Etats Unis, la modification génétique des tomates par l'industrie agro-alimentaire a conduit au développement de variétés dotées d'un cycle de vie long, qui leur permet d'être cueillies alors qu'elles sont encore vertes et de pouvoir murir sur les rayons des supermarchés. Elles possèdent même une forme carrée qui facilite l'emballage. Ces caractéristiques font que leur culture est devenue une activité plus lucrative, mais cela s'est fait au détriment du goût et de la diversité génétique. Cependant, des variétés dites biologiques, sont à présent produites pour beaucoup par des femmes, pour un marché restreint mais en croissance, constitués de consommateurs friands de ce type de produit.

### Renverser la tendance

Est-il encore possible pour des pays comme le Kenya de renverser la tendance ? Oui, mais il reste très peu de temps. Le stock des graines en diminution constitue un risque pour la sécurité alimentaire étant donné une plus grande vulnérabilité aux changements climatiques et autres problèmes d'ordre écologique. Pour y faire face, il semble qu'il faudra tenir compte des pratiques traditionnelles en la matière, plus spécialement celles des femmes. Le haricot njahe a regagné le terrain qu'il avait perdu au cours du siècle dernier. Avec l'abandon des ambitions exportatrices de haricots blancs, le goût africain pour les variétés rouges et noires semblent se réaffirmer. Cependant, la production de haricots secs, dont les femmes traditionnellement assuraient le maintien du volume et la diversité, restent encore relativement négligeable dans l'économie Kenyane.

Un accroissement de la sensibilité du public aux questions de biodiversité, provoqué par la situation actuelle des forêts tropicales avec la disparition d'espèces médicinales significatives, a suscité de nouveaux espoirs pour l'Afrique et d'autres régions en développement.

Le Centre international pour l'agriculture tropicale a Cali (CIAT) en Colombie effectue la coordination de plusieurs participants d'un programme de recherche participatif sur le rôle des femmes dans l'agriculture et la sélection végétale (Recherche Participative et Analyse de Genre « PRGA » : <http://www.prgaprogram.org>.) Ce centre a aussi ouvert un bureau en Ouganda pour l'«African Highlands Initiative», pour la recherche sur le genre et le rôle des femmes en Afrique de l'Est. En même temps, le « West African Rice Development Association », dont le siège est à Bouaké, en Côte d'Ivoire, a permis qu'une plus grande attention soit donnée à la préservation de la biodiversité par les cultivateurs de riz de la région du Sahel, et a parrainé des recherches sur les pratiques en la matière au Mali du sud-ouest. (Voir <http://www.cgiar.org/warda>)

*Cet article a été écrit par Peter Easton et Margaret Ronald, de Florida State University. Les recherches ont été effectuées sous les auspices du Club du Sahel/OCDE, du Comité Inter-Etat de lutte contre la Sécheresse au Sahel (CILSS) et de l'Association pour le Développement de l'Education en Afrique.*